



**HAL**  
open science

compte rendu d'ouvrage : Frédéric Nef, Logique,  
Langage et Réalité  
Béatrice Godart-Wendling

► To cite this version:

Béatrice Godart-Wendling. compte rendu d'ouvrage : Frédéric Nef, Logique, Langage et Réalité. 1993.  
hal-01313965

**HAL Id: hal-01313965**

**<https://hal.science/hal-01313965v1>**

Submitted on 6 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Frédéric NEF, *Logique, langage et réalité*, Paris, Éditions Universitaires, collection Langage, 1991, 144 p.

L'intérêt de *Logique, langage et réalité* est pour un linguiste de proposer une réflexion sur les concepts fondamentaux de la linguistique dans la perspective de la philosophie du langage. Des problèmes tels que le choix de l'ontologie sous-jacente à une conception de la signification sont enfin abordés, alors qu'ils sont d'habitude esquivés par les linguistes car apparemment non directement problématiques dans une analyse descriptive.

L'objet de la philosophie du langage est de poser "la question de la condition de possibilité de la signification à travers la structure de l'énoncé, les mécanismes linguistiques de la référence" (p. 10). Or, déterminer la structure de l'énoncé exige que l'on réfléchisse sur la forme d'une logique apte à la traduire et appréhender les mécanismes linguistiques de la référence et demande de soigneusement distinguer, à l'intérieur des catégories, celles qui relèvent de l'ontologie de celles qui sont propres à l'usage linguistique. Les trois termes *Logique, langage et réalité* composant le titre de l'ouvrage tirent donc leur pertinence du souci d'analyser le langage grâce à la logique (i.e. en recourant à une traduction dans un langage formel) dans le but de cerner comment le langage représente la réalité. Pour ce faire, F. Nef argumente en faveur du réalisme (thèse selon laquelle la réalité est indépendante du langage) car cette théorie est "compatible avec à la fois la recherche des conditions d'existence de l'énoncé sémantiquement complet et celle de sa structure logique profonde" (p. 112).

Deux parties composent cet ouvrage. La première, intitulée *Grammaire philosophique*, rend compte en trois chapitres (*Prédication, Quantification et Grammaire*) des questions relatives à la structure de la proposition et à la nature des catégories. La seconde partie, *Sémantique philosophique*, prolonge cette réflexion en analysant de façon critique, dans ses deux chapitres, diverses conceptions de la *Signification* et de la *Vérité* ainsi que des liens qui les unissent. Un glossaire fort utile définissant des termes relevant des domaines de la linguistique, de la philosophie et de la logique clôt cet ouvrage.

Les deux premiers chapitres présentent une analyse de la structure de la proposition et ceci conduit F. Nef à opposer nettement la logique aristotélicienne (entendue comme la théorie des conséquences nécessaires) à la logique frégréenne. Ainsi, il explique qu'Aristote décompose la structure de la proposition sur le modèle de la *prédication* "nom + verbe", alors que Frege propose de l'analyser grâce au concept de *fonction*, suivant le principe qu'une constante satisfait une fonction. L'énoncé "Socrate court" sera donc analysé par Aristote comme "Socrate est courant", alors qu'il sera représenté par Frege de la façon suivante : "court (Socrate)".

La conception de la quantification oppose également Aristote et Frege. En effet, Aristote se contente de classer les prémisses suivant la quantité tandis que Frege distingue des niveaux de langage pour rendre compte des propositions quantifiées. Ainsi pour Frege un quantificateur est une expression du second ordre qui s'applique aux fonctions du premier ordre qui sont à leur tour saturées par les objets situés au niveau O. F.N. montre ainsi que la théorie de Frege exprime "la structure diversifiée et ramifiée de la réalité" (p. 29) et qu'elle rend compte également de manière satisfaisante de la quantification multiple (i.e. d'énoncés du type : "Quelsques avares aiment tous les misanthropes"). Toutefois cette théorie n'est pas exempte de critique car elle ne prend pas en compte le fait que dans le langage la quantification est toujours restreinte par le contexte. F.N. expose alors les deux interprétations — substitutionnelle ou objectuelle — de la quantification et argumente en faveur de la dernière car elle permet, conformément à ce que l'on observe dans le langage, "de restreindre la quantification aux objets accessibles dans le discours" (p. 32). F.N. rappelle de plus les nombreuses différences opposant quantificateurs logiques et quantifieurs linguistiques et conclut en insistant sur le fait que "la quantification dans le langage est très différente de son modèle logique" (p. 41).

Mais ces oppositions de conception entre Aristote et Frege ont aussi une incidence directe sur le plan ontologique. En effet, la prédication aristotélicienne attribuée à la substance (c'est-à-dire au nom) un statut ontologique privilégié, car elle seule peut recevoir grâce au verbe des attributs ou des accidents et elle ne peut en aucun cas être attribuée ou affirmée de quelque chose.

Cette primauté de la substance est totalement absente chez Frege, puisque celui-ci réduit la proposition à un schéma formel du type  $F(x)$ , qui demande simplement la satisfaction du prédicat par une constante.

De plus, chez Aristote, l'énoncé signifie un état de choses qui est déclaré vrai ou faux selon sa conformité avec ce qui est ; les valeurs de vérité ne sont ainsi que des propriétés de l'énoncé. Dans la logique frégréenne par contre un énoncé réfère directement aux entités abstraites que sont le vrai ou le faux. L'ontologie frégréenne privilégie donc les valeurs de vérité vrai et faux ainsi qu'à un autre niveau des ensembles d'objets. Il s'ensuit, comme l'explique F.N., que Frege ne "règle plus l'énoncé sur la réalité, mais la réalité sur l'énoncé : l'objet n'est que ce qui vient saturer une place laissée vide dans un schéma formel" (p. 26). Autrement dit, Frege met "le langage au centre de l'ontologie" (p. 69) et la théorie de la référence vient remplacer la théorie de la prédication.

Le fait qu'Aristote ne reconnaisse pas, contrairement à Frege, un statut particulier aux propositions singulières (i.e. aux propositions qui ont pour sujet un terme singulier, c'est-à-dire un nom propre ou une description définie) corrobore cette analyse. En effet, si Aristote axe sa réflexion sur l'universel comme objet de science, Frege quant à lui élabore toute sa logique en fonction de ces propositions singulières. Mais les termes singuliers, eux, posent un problème à Frege, car ils "réfèrent directement à un objet et fournissent donc un modèle de référence pure" (p. 24).

Cette étude du rapport logique/ontologie trouve un prolongement dans le troisième chapitre grâce à l'analyse qui y est menée sur la nature et l'irréductibilité des catégories ontologiques et linguistiques. Pour l'auteur, les catégories occupent

une place  
certaine  
grâce  
à cet effet  
faire com  
logique

F.N. mo  
catégories  
l'hypothèse  
correspond  
"La pers  
fonction gram  
différentes  
sont donc  
confondues

En fait  
grammaire  
correcte à par  
ait pas d'impi  
raisonner à l'i  
des raisons in  
avons des rais

Il n'en res  
médiation ob  
(p. 43), car  
n'implique to  
De plus, F.N.  
sémantique,  
sémantique.

Les caté  
du discours  
même fonc  
grammatica  
syntaxiques  
notionnelle  
séparation c  
que ces de  
langage et  
finement d  
elle, par l  
fondament  
une diffé  
catégoriell  
l'inclusion

Dans l  
analyse de  
prend tout

une place centrale dans la relation du langage à la réalité, car elles résultent "d'une certaine intuition sur la structure et la nature de la réalité" (p. 54). De plus, c'est grâce à cette notion de catégorie qu'une grammaire doit être structurée. On trouvera à cet effet un rappel du projet husserlien de grammaire pure dont le but serait de faire coïncider les catégories grammaticales avec l'analyse fonctionnelle de la logique.

F.N. insiste particulièrement sur la non-coïncidence, le "décalage", des catégories linguistiques et ontologiques. Il démontre ainsi la fausseté de l'hypothèse de Benveniste qui consiste à dire que les catégories aristotéliennes correspondent en fait à des catégories grammaticales. Il résume ainsi sa critique : "La perspective qui consiste à répertorier les classes de mots possédant la même fonction grammaticale est fort différente de celle qui consiste à classer les différentes attributions de ce qui est" (p. 52). Les catégories aristotéliennes sont donc véritablement des catégories ontologiques qui ne peuvent être confondues avec les parties du discours.

En fait pour F.N. les catégories ontologiques sont indépendantes de la grammaire et de la sémantique. Il écrit ainsi qu'on ne peut "découvrir une ontologie correcte à partir d'une grammaire adéquate" (p. 64) et qu'"il semble (...) qu'il n'y ait pas d'implication directe de la sémantique à l'ontologie et donc qu'il faille raisonner à l'inverse : déterminer si une proposition ontologique que nous avons des raisons intrinsèques de préférer est compatible avec la sémantique, que nous avons des raisons empiriques d'avoir choisie" (p. 32).

Il n'en reste pas moins que pour F.N. "les catégories grammaticales sont une médiation obligée entre la sémantique et l'ontologie, entre le langage et la réalité" (p. 43), car un énoncé doit être grammatical pour être doué de sens (cela n'implique toutefois pas qu'un énoncé, parce qu'il est grammatical, soit logique). De plus, F.N. estime qu'une grammaire philosophique ne peut se passer de la sémantique, car l'intuition catégorielle, base de la grammaire, est d'ordre sémantique.

Les catégories grammaticales contemporaines correspondent soit aux parties du discours (c'est-à-dire à des classes distributionnelles d'expressions possédant la même fonction : la catégorie du verbe par exemple), soit à des mécanismes grammaticaux généraux comme la catégorie du pluriel. De plus les catégories syntaxiques telles que le nombre, le temps... sont distinguées des catégories notionnelles (animé/non animé) qui permettent de catégoriser le lexique. Cette séparation catégorielle du lexique et de la grammaire ne doit toutefois pas masquer que ces deux disciplines "jouent un rôle complémentaire dans la relation entre langage et réalité" (p. 64). F.N. s'en explique ainsi : "Si le lexique articule finement des réseaux ou des systèmes d'objets matériels et sociaux, la grammaire, elle, par le biais des catégories et de la prédication exprime une structure fondamentale de la réalité. (...) La distinction entre lexique et grammaire trahit une différenciation cognitive essentielle entre deux types d'organisation catégorielle, l'un fondé sur la dépendance (grammaire) et l'autre fondé sur l'inclusion (lexique)" (p. 64).

Dans la seconde partie de l'ouvrage, intitulée *Sémantique philosophique*, F.N. analyse de façon critique diverses théories de la vérité et de la signification. Il prend tout d'abord parti pour l'intégration du concept de vérité puisqu'il affirme

que : "la vérité n'est pas extérieure au langage. L'intentionnalité propre au langage est une intention de vérité" (p. 83). Il insiste alors sur le lien étroit unissant les concepts de vérité et de signification en rappelant l'usage linguistique de la notion tarskienne de vérité dans un modèle et le fait qu'en sémantique vériconditionnelle comprendre la signification d'un énoncé revient à connaître ses conditions de vérité (nous avons de plus vu que pour Frege la phrase réfère au vrai ou au faux).

Argumentant en faveur d'une liberté de choix quant à l'utilisation d'une théorie de la vérité, F.N. examine la typologie de Russell où quatre doctrines de la vérité sont distinguées : la théorie pragmatiste (refus de séparer la vérité de la vérification), la théorie probabiliste (le prédicat "probable" est substitué à "vrai"), la théorie de la vérité-cohérence (la vérité est définie comme la propriété de cohérence d'un ensemble d'énoncés) et la théorie de la vérité-correspondance (la vérité est établie en fonction de la correspondance de l'énoncé avec la réalité). Les insuffisances de ces théories sont alors mises en évidence et il est montré que la conception pragmatiste est très vague, que la théorie de la vérité-cohérence ne possède pas véritablement de critère de vérité et que la théorie de la vérité-correspondance pose le problème de la nature du support de la vérité. C'est cette dernière conception qui est analysée avec le plus de minutie par F.N. qui s'attache à l'étude de ses diverses interprétations. Il souligne ainsi que l'atomisme logique de Russell et de Wittgenstein (où les données sensorielles pour le premier et les faits pour le second sont censés résoudre le problème du support de la vérité) pose le problème de l'isomorphie entre les mots et la réalité et par là même la question de la nature des propositions. Tentant de surmonter ces difficultés, Austin construit une sémantique de la vérité-correspondance où les liens entre les expressions du langage et la réalité sont régis par deux types de conventions : la convention descriptive (qui établit "une corrélation entre des phrases et des types de situations") et la convention démonstrative (qui établit "une relation entre les énoncés et des situations occurrences réalisées dans le monde actuel" (p. 80). L'idée intéressante est que la vérité devient alors — de par la distinction austienne entre situation type et situation token — une propriété de l'énoncé et non plus de la phrase. Toutefois F.N. montre les points faibles de cette théorie en dénonçant l'ambiguïté de la notion de convention (plus particulièrement il critique le fait que l'on puisse parler de convention descriptive) et ajoute que : "Cette théorie (...) écarte la possibilité (ou la nécessité) d'une mise en correspondance des catégories linguistiques avec les catégories ontologiques, l'idée fondamentale que les noms réfèrent aux objets et les phrases aux faits" (p. 81).

Cette critique des différentes théories de la vérité permet alors de montrer les liens qui les unissent ; ainsi, la cohérence est nécessaire pour obtenir un consensus et suppose de plus une correspondance avec la réalité. La théorie de la vérité-correspondance semble donc être "le réquisit dernier de la vérité pour le langage" (p. 84). Ceci explique que F.N. préconise la conception tarskienne de la vérité, puisque l'une de ses interprétations possibles est la vérité-correspondance. Il ajoute cependant avec honnêteté que celle-ci ne représente qu'un moyen technique et que "cette réussite n'éclaircit ni ce qu'est la signification ni ce qu'est la vérité" (p. 111).

La thèse soutenue par F.N. quant à la signification est que celle-ci doit sortir de l'immanence structuraliste pour rendre compte de la dimension référentielle. Il examine alors deux théories antagonistes de la signification : la théorie

idéatomique  
choses  
signification  
certaines  
Wittgenstein  
difficultés  
définies qui  
porteurs de  
nettement dit  
à Russell, de  
directe. De  
observationnel  
conduit à distin  
dans lesquels l'om

Mais en propo  
enrichit l'ontologie  
cette démarche, au  
les noms propres  
mondes possibles  
alors comment  
en construisant une  
le stimulus et le cont

Pour F.N. le  
pas dans le choix  
rejette. Il s'agit  
l'application de la  
dégager la logique  
formalismes adapté

En définitive,  
l'impossibilité d'é  
faisait Benveniste  
que "l'ontologie  
F.N. préconise fi  
pauvre en modalit  
et qu'il incombe d  
liberté. Mais cet  
signification et de  
construisons pour  
la réalité à laque  
donc le débat, ob  
des énoncés qui

La langue a  
sous la directio  
University Pres  
linguistique). A

idéationnelle où les mots "signifient par l'intermédiaire de la représentation des choses par les idées" (p. 89) et la théorie référentielle qui identifie la signification d'une expression à ce à quoi elle réfère. L'auteur rappelle alors certaines critiques (ainsi la théorie idéationnelle tombe dans le piège dénoncé par Wittgenstein de "langage privé") et expose comment Russell tente de pallier les difficultés de la théorie référentielle en élaborant la théorie des descriptions définies qui distingue la structure grammaticale de l'énoncé de sa forme logique porteuse de signification. La conception de la signification de Frege est alors nettement différenciée de celle de Russell : Frege distingue en effet, contrairement à Russell, deux niveaux de signification et refuse la possibilité d'une désignation directe. De plus, il ne prend pas comme point de départ les énoncés observationnels directs, mais des énoncés attribuant des états mentaux, et ceci le conduit à distinguer les contextes directs des contextes obliques (c'est-à-dire ceux dans lesquels l'expression dénote sa référence par le biais de son sens).

Mais en proposant une conception novatrice de la signification, Frege enrichit l'ontologie d'entités intensionnelles (concepts, sens, propositions...) et cette démarche va être poursuivie par Kripke qui introduira, lors de sa réflexion sur les noms propres, les nouvelles entités - jugées très pertinentes par F.N. — de mondes possibles, de modalité *de re* et de propriétés essentielles. F.N. rappelle alors comment Quine s'est opposé à ce monde des modalités et de l'intensionnalité en construisant une sémantique extensionnaliste et anti-essentialiste, fondée sur le stimulus et le concept de disposition.

Pour F.N., le langage étant extensionnel et intensionnel, le débat ne réside pas dans le choix d'une théorie qui reconnaît l'intensionnalité ou au contraire la rejette. Il s'agit de choisir parmi les linguistes "entre ceux qui prônent l'application de la logique du premier ordre du langage, et ceux qui cherchent à dégager la logique spécifique au langage naturel par la construction rhapsodique de formalismes adaptés qui peuvent emprunter au second ordre" (p. 113).

En définitive, l'intérêt de *Logique, langage et réalité* est de mettre l'accent sur l'impossibilité d'éliminer la dimension ontologique en la réduisant, comme le faisait Benveniste, à un phénomène interne à la langue. L'ouvrage montre ainsi que "l'ontologie détermine autant une sémantique que le contraire" (p. 111) et F.N. préconise finalement une conception essentialiste liée à une sémantique pauvre en modalités. L'important est que ce choix ne peut être totalement justifié et qu'il incombe donc au linguiste de prendre conscience des conséquences de cette liberté. Mais cet ouvrage réhabilite aussi la référence au sein des théories de la signification et de la vérité permettant ainsi de prendre en considération que "nous construisons pour l'interlocuteur, ou en coopération avec lui, une carte mentale de la réalité à laquelle nous nous référons dans notre discours" (p. 72). F.N. relance donc le débat, oblitéré par les sémantiques frégréenne et structuraliste, de "l'énigme des énoncés qui désignent tout simplement une réalité".

Béatrice GODART-WENDLING

*La langue au XVI<sup>e</sup> siècle : usage, enseignement et approches descriptives*, sous la direction de Pierre SWIGGERS et Willy VAN HOECKE, Leuven University Press, Peeters Louvain, Paris, Louvain, 1989 (Coll./La pensée linguistique). Avant-propos de P. Swiggers et W. Van Hoecke.